Z
Un film de Costa-Gavras

Dossier pédagogique
Averroès junior 2006

Sommaire

[Dossier réalisé par Jeanne Baumberger]

Préambule

Les projections de « Z » se font dans le cadre de la treizième édition des Rencontres d'Averroès dont la thématique est : « Liberté, libertés entre Europe et Méditerranée »

Qui était Averroès ?

Averroès - de son nom arabe Ibn Rochd - est né en 1125 à Cordoue, lorsque les califes arabes régnaient encore sur l'Espagne.
Il était à la fois un grand exégète du Coran, un éminent juriste et un remarquable médecin (Aujourd'hui encore, certains hôpitaux du Maghreb portent son nom)
Mais c'est surtout en tant que philosophe qu'il est entré dans l'histoire.
Il a affirmé – idée révolutionnaire pour l'époque ! - qu'il existe une intelligence universelle qui traverse les siècles et les cultures et à laquelle tous les hommes participent. Il a lui-même mis en pratique ce concept en créant des liens et des passerelles entre les philosophies antiques, celle d'Aristote en particulier, et les théologies monothéistes.
La hardiesse et le caractère novateur de sa pensée lui ont valu la haine des conservateurs qui ont fini par obtenir son exil à Marrakech, où il est mort en 1198

Quel est le but des Rencontres d'Averroès ?

Depuis toujours, la Méditerranée est un lieu d'échanges très actif ; les cultures et l'histoire des peuples qui la bordent s'entremêlent depuis des siècles. Mais s'il existe une « Méditerranée attitude », cela n'empêche pas, hélas, les malentendus et les conflits.
Aujourd'hui, plusieurs secteurs du monde méditerranéen sont le théâtre de conflits violents.
Face à ces turbulences, ceux qui possèdent le savoir et la connaissance ont sans doute pour devoir de poursuivre l'échange et de maintenir le dialogue, car comme le dit souvent Thierry Fabre, le concepteur des Rencontres, « Tant qu'on se parle, on ne se tue pas »
Depuis treize ans, tous les mois de novembre, les Rencontres d'Averroès réunissent donc pendant deux jours d'éminents chercheurs - historiens, philosophes ou sociologues - pour « penser la Méditerranée des deux rives », pour réfléchir ensemble aux questions brûlantes qui se posent à cette partie du monde et lever les incompréhensions.
Le thème des Rencontres 2006 est « Liberté, libertés entre Europe et Méditerranée »

Pourquoi un « Averroès junior » ?

Il semblait important que les lycéens et les collégiens soient associés à cette démarche. C'est dans ce but qu'en 2005, Espace Culture, le producteur des Rencontres, et l'Education nationale ont créé « Averroès junior ».
A partir d'un film, ou d'un livre, les adolescents sont eux aussi invités à réfléchir et à débattre sur le thème des Rencontres.

1- « Z » dans son contexte

→ 1.1- Le souffle d'une époque

Quand, en 1968, Costa-Gavras commence le tournage de « Z » à Alger, l'Europe ne ressemble pas du tout à celle que nous connaissons aujourd'hui. Parce qu'il porte le souffle de son époque, il est important de re-situer le film dans le contexte de sa naissance.

Dans les années 60, les Soviétiques et les Américains ont chacun leur sphère d'influence, définie depuis le fameux « Partage de Yalta », sur laquelle ils veillent jalousement. Quand un pays manifeste des velléités de sortir du « bloc » auquel il appartient (soit spontanément, soit encouragé par l'autre camp), le gendarme intervient aussitôt !
Les Soviétiques envoient les tanks. Les Américains, plus discrets, encouragent la mise en place ou le maintien de gouvernements qui leur sont favorables, fussent-ils dictatoriaux (On sait aujourd'hui qu'ils ont fait puis défait le régime des colonels grecs)
En vertu de quoi :

Trois régimes fascistes subsistent

Deux pays qui subissent la dictature depuis l'avant-guerre
- L'Espagne où le franquisme ne disparaîtra qu'à la mort du « caudillo » en 1975.
- Le Portugal où le vieux dictateur Salazar passe la main justement en 1968 (pour raison de santé) mais où le salazarisme se poursuit jusqu'à la « Révolution des oeillets » en 1974.

Et un pays qui vient de connaître un putsch militaire
- La Grèce, dirigée depuis 1967 par une junte qui se maintiendra au pouvoir jusqu'en 1974.

L'Europe de l'Est se trouve encore derrière « le rideau de fer »

Les Soviétiques veillent impitoyablement sur leur zone d'influence.
La Tchécoslovaquie qui tente une expérience de socialisme « à visage humain », « Le Printemps de Prague », est, en août 1968, rappelée à l'ordre sans état d'âme, via une intervention des tanks soviétiques. (Signalons que sous le choc de cette intervention, Costa-Gavras entame, dès que « Z » est terminé, le tournage de « L'aveu » qui dénonce les méthodes staliniennes).

Mais l'Europe de l'Ouest connaît de puissants mouvements de contestation

Certains sont largement inspirés par des idées de gauche et d'extrême gauche, d'autres par la « contre-culture » américaine (hippies, « flower power », premiers mouvements écologiques et alternatifs).
Le mois de Mai 68 en France symbolise ce double mouvement. Mais on pourrait aussi citer les « Provo » hollandais (que le général interprété par Pierre Dux cite d'ailleurs dans son discours, en ouverture).

A plus d'un titre, « Z » est le reflet de ce vent de liberté, de cette folle envie de changer le monde.

Enfin, le Tiers monde s'éveille

Les années 60 sont marquées par l'avènement des indépendances dans les anciens empires coloniaux. Et les « mouvements de libération » sont, à cette époque, extrêmement importants, en particulier en Amérique latine.
L'Algérie qui a conquis son indépendance de haute lutte (Elle est indépendante depuis cinq ans au moment du tournage) est alors en pleine révolution socialiste, et, à ce double titre, fait figure de grand leader tiers-mondiste.
Là encore, « Z » est le reflet de son époque : ce n'est pas un hasard si le film, qui n'arrive pas à se monter en France en raison de l'audace de son sujet, trouve en Algérie les conditions de sa réalisation (une coproduction financière et surtout une ville entière « à disposition » pour le tournage : décors naturels, figuration, infrastructures, etc.)

Par son sujet comme par les conditions de sa réalisation, « Z » est vraiment inscrit dans son époque (ce qui ne le rend pas obsolète pour autant !).

→ 1.2- Le contexte politique grec

L'assassinat de Grigoris Lambrakis - « Z »- en 1963 n'est qu'une des nombreuses turbulences qui ont agité la Grèce jusqu'à une période récente. Le combat pour la liberté a été long et difficile : le peuple qui a inventé la démocratie n'en bénéficie que depuis une trentaine d'années à peine !

L'histoire de la Grèce est complexe et tortueuse. Il serait trop compliqué, et d'ailleurs inutile, d'entrer dans les détails. Mais, pour bien comprendre le contexte politique évoqué dans Z, et réfléchir à la question de la liberté, il faut retenir que la Grèce ne vit en démocratie que depuis une trentaine d'années à peine.

> 1824–1940 : de régimes ultra conservateurs en dictature

Même si la Grèce est officiellement indépendante depuis 1824 (elle s'émancipe de l'empire ottoman après une guerre longue et dramatique) cette indépendance reste longtemps une simple façade. « Les puissances protectrices » (France, Angleterre, Russie) lui désignent ses rois, choisis parmi les familles royales d'Europe. Ces monarchies sont toutes autoritaires et conservatrices.

En 1936, le Premier ministre en titre, Ioannis Metaxas, installe un régime fasciste, calqué sur celui de Mussolini. Néanmoins, par esprit nationaliste, il refuse de s'allier aux puissances de l'Axe (Allemagne, Italie). Si bien que quand la guerre éclate, le pays est occupé par les troupes italiennes puis allemandes, et administré par des « collabos ».

> 1941-1949 : de la Résistance à la guerre civile

A partir de 1941 un puissant mouvement de Résistance s'organise, initié par les communistes, ce que les Américains et les Britanniques ne voient pas d'un bon oeil. A la fin des hostilités, les communistes jouissent d'une grande popularité en raison du courage qu'ils ont montré contre l'occupant. Majoritaires, ils refusent néanmoins de prendre le pouvoir de force. Mais les milices d'extrême droite (constituées d'anciens collabos) font régner la terreur et il est impossible d'organiser des élections démocratiques. Le climat, très tendu, tourne peu à peu à la guerre civile. Elle sera d'une violence extrême et durera jusqu'en 1949, faisant des milliers de morts et contraignant beaucoup de résistants de gauche à l'exil.
La Grèce en sortira traumatisée et exsangue.

> 1950-1967 : des gouvernements dominés par l'extrême droite

Après la guerre, avec l'appui indéfectible du roi et du haut clergé orthodoxe, les gouvernements qui dirigent le pays sont ouvertement dominés par l'extrême droite.
La corruption est généralisée, les votes systématiquement truqués. A chaque élection, la police veille à ce que « les Grecs votent bien ».
Seule l'opposition non communiste est tolérée. Et encore, elle est constamment entravée (Le film le montre bien ; Lambrakis est justement un de ces rares opposants qui ont, malgré tout, réussi à se faire élire)
Mais dans la mesure où les conditions de vie sont épouvantables et les travailleurs surexploités (avec, de surcroît, un clientélisme omniprésent) les mouvements de gauche sont très actifs et très populaires, ce que le film reflète bien.
A partir de 1960, les mouvements de grève et de protestation se multiplient. Les tensions s'exaspèrent.
Après l'assassinat de Lambrakis, en 1963, le scandale est tel que le gouvernement est obligé de démissionner, mais le pays vacille dangereusement au bord de l'implosion.

> 1967-1974 : Le régime des colonels

A la veille des élections de 1967, la victoire de l'opposition paraît certaine. Et s'annonce comme un véritable raz-de-marée. Cette fois, il est évident que les tripatouillages habituels (intimidations, vote des morts, bourrage des urnes) ne suffiront pas. C'est alors que l'armée décide de faire purement et simplement un putsch, un coup d'état qui instaure le « régime des colonels ». Il a lieu le 21 avril 1967.
Cette dictature militaire apportera la terreur (arrestations, tortures, assassinats, etc..), et une misère plus grande encore.
« Le régime des colonels » perdurera jusqu'en 1974, date à laquelle la Grèce entrera enfin dans la démocratie.

→ 1.3- Qui était Grigoris Lambrakis ?

Un matin de mai 1963, les murs d'Athènes se couvrent d'innombrables "Z". Le député de gauche Lambrakis vient d'être assassiné en pleine rue, sous l'œil complice de la police. "Z" pour "zei" (il vit) devient le cri de révolte du peuple grec. Dans le film, son nom n'est jamais prononcé, mais tout renvoie à son histoire.

Quarante-deux ans après son assassinat, à travers chansons et posters, le souvenir de Grigoris Lambrakis est encore bien présent en Grèce.
Son engagement commence en pleine guerre, à la faculté de médecine où il organise les étudiants dans un réseau de résistance. Il devient ensuite médecin, professeur à l'université ...et sportif de haut niveau ! Les titres qu'il décroche aux Jeux balkaniques en saut en longueur et de triple saut lui vaudront d'ailleurs une popularité durable.

Grigoris Lambrakis apparaît comme un homme profondément humaniste, épris de justice et d'une intégrité absolue. Avant d'être élu député sous l'étiquette de l'EDA (gauche démocratique) il exerce de longues années comme médecin, ce qui, là encore, conforte sa popularité (Dans le film, plusieurs personnages parlent de lui comme « le docteur »).

Le compte à rebours vers son assassinat commence le 21 avril 1963. A cette date, le Mouvement pour la Paix (un mouvement international marqué à gauche) organise en Grèce la première « Marche de Marathon ». Cette Marche, qui se fait encore tous les ans en souvenir de Lambrakis, part de la légendaire ville de Marathon pour rejoindre Athènes, soit un parcours de 42 kms.
Cette manifestation du 21 avril 63 est interdite et plusieurs milliers de « marcheurs » sont arrêtés, dont le musicien du film, Mikis Theodorakis. Protégé par son immunité parlementaire, Grigoris Lambrakis continue seul cette Marche jusqu'au bout, et la photo du député, arpentant seul la route avec sa banderole pour la paix, fait le tour du pays. (Dans le film, la scène est brièvement reconstituée lors d'un flash-back)

L'extrême droite ne lui pardonnera pas cette « insolence ». Le 22 mai, il se rend à Salonique pour un meeting en faveur de la paix et pour la fermeture des bases militaires américaines de Grèce. En sortant, sous les yeux de la police qui ne bronche pas, il est violemment frappé à la tête par deux inconnus en triporteur. Un autre député de l'EDA, Georges Tsarouchas, est lui aussi matraqué. Mais il survivra à sa fracture du crâne. Pas Lambrakis qui meurt cinq jours plus tard sans avoir repris connaissance. Il avait 51 ans.

La consternation et le désespoir de la population se transforment en haine contre les autorités.
Le 28 mai à Athènes, 500 000 personnes accompagnent Lambrakis à sa dernière demeure en criant « Lambrakis vit, Démocratie !» "Il vit" se dit "zei" (en grec) soit "Z". Cette lettre devient le cri de révolte du peuple grec ; elle fleurit sur tous les murs de la ville.
Deux jours plus tard, des responsables de son parti, l'EDA et le compositeur Mikis Théodorakis créent les « Jeunesses Lambrakistes», le premier mouvement de jeunes en Grèce qui jouera par la suite un rôle actif dans la résistance au régime des colonels.
Le 31 mai, Theodorakis écrit aussi dans le quotidien « Athinaiki » : «*C'est une loi que le sang des victimes noie leurs assassins. La mafia, ce syndicat du crime qui boit le sang de notre peuple, a commis une funeste erreur. En désignant Lambrakis comme victime elle a elle-même choisi son juge et son vengeur. Un seul Lambrakis est plus que suffisant pour les envoyer tous dans la tombe. En perdant Lambrakis, des milliers de « Lambrakidès » (Lambrakistes) ont été gagnés, des milliers de soleils qui le réchaufferont et éclaireront sa mémoire.*»

C’est grâce à la ténacité d’un « petit juge » que l’on connaîtra, deux ans plus tard, les tenants et les aboutissants de cet assassinat politique fomenté par des éléments d’extrême droite qui avaient de très hautes fonctions dans l’appareil d’état.
Malgré l’émoi que causèrent ces révélations et la mobilisation populaire, ces éléments se sont sentis assez forts pour arrêter le processus électoral et faire un putsch, quatre ans après l’assassinat de « Z » , le 21 avril 1967.

2- Les hommes qui ont fait « Z »

→ 2.1- Présentation générale

« Z « : un rassemblement exceptionnel d'artistes profondément engagés dans la défense des libertés

Vassilis Vassilikos, l'auteur du roman, Jorge Semprun, le co-scénariste, Mikis Théodorakis, l'auteur de la musique, et bien sur, Costa-Gavras et Yves Montand : il est rare de trouver, rassemblées dans un seul film, autant de personnalités exceptionnelles, de grands artistes qui sont aussi des hommes profondément engagés, mais pas sectaires.

Tous ont écrit, filmé, joué ou composé sans cesser de se battre pour la liberté et un monde plus juste. Tous ont une notoriété internationale. Tous ont des vies qui ressemblent à des romans !

Aujourd'hui, l'engagement n'est pas « à la mode ». C'est même une attitude un peu suspecte. Le mot charrie avec lui un parfum de manipulation mâtiné de désillusion. Les situations qui menacent la liberté et la dignité des hommes ne manquent pourtant pas. Mais, ce qui prévaut souvent dans l'opinion, c'est le fatalisme, le sentiment qu'on ne peut rien changer.
Il peut être intéressant de faire découvrir aux adolescents que cet état d'esprit « accablé » et résigné n'a pas toujours eu cours. Et qu'il n'y a pas si longtemps, des gens croyaient qu'on pouvait sinon changer le monde, du moins combattre le totalitarisme, l'arbitraire et l'injustice. Se sont-ils trompés ? Ou a-t-on baissé les bras trop vite ? Dans ce sens « Z » est un bon support de réflexion.
Qu'est-ce qui menace les libertés ? Et que faire quand elles sont bafouées ? La réflexion peut partir du film, autopsie implacable d'une machination politique allant jusqu'au meurtre, mais aussi de la vie même des différentes personnalités que l'on retrouve au générique et qu'à des degrés divers, on peut qualifier de « combattants de la liberté ».
Tous ont des parcours artistiques et humains très voisins.
Les deux plus âgés, Semprun et Theodorakis, se sont engagés dans la Résistance à l'occupant allemand dès l'âge de 18 ans (et, pour le premier, alors que la France n'était même pas son pays) Tous les deux ont été plusieurs fois torturés et ils ont connu l'enfer des camps de concentration (Semprun a été interné deux ans à Buchenwald et Theodorakis a survécu par miracle au camp de Macronissos). L'un et l'autre ont du plusieurs fois se réfugier dans la clandestinité en raison de leurs activités politiques. Rien, si ce n'est eux-mêmes, n'a pu les faire changer de conviction.
Bien que restant toujours de gauche, ils ont pris par la suite leurs distances avec un parti communiste qu'ils ont jugé sectaire, manipulateur et irrespectueux des libertés. Semprun, en particulier, n'a pas hésité à en dénoncer avec force les errements.
L'un et l'autre se sont retrouvés ministres quand leurs pays respectifs sont devenus des démocraties. Mais les calculs politiciens et la langue de bois n'ayant jamais été leur fort, l'expérience ne leur a pas paru très concluante. Et tout cela a été accompli parallèlement à une intense production artistique !
Ceux de la génération suivante – Costa-Gavras, Vassilikos, Montand - ont eu un parcours moins tourmenté, plus facile, mais eux aussi se sont engagés, et notamment pour « Z ».
Quand Costa-Gavras découvre le livre de Vassilis Vassilikos, il décide immédiatement d'en écrire l'adaptation et entraîne dans l'aventure avec Jorge Semprún. Ne parvenant pas à trouver de financement, il en parle à Jacques Perrin (qu'il connaît depuis son premier film, *Compartiment Tueurs*) Perrin va alors créer sa propre maison de production. Il utilisera aussi ses contacts en Algérie, où le film sera finalement. Jean-Louis Trintignant acceptera un très faible

cachet tandis qu'Yves Montand travaillera en « participation », ainsi que beaucoup d'autres acteurs du film.
A la question Que peut faire un artiste pour la liberté ? Pour eux tous, la réponse a été évidente : s'engager ; s'engager à la fois en tant qu'homme et en tant qu'artiste. Les faits, à leur époque en tous cas, leur ont donné raison : par son retentissement mondial (2 Prix à Cannes, 2 Oscars, et des millions d'entrées) « Z » a été une gifle terrible pour le régime des colonels et a dressé l'opinion internationale contre eux d'une façon extrêmement efficace.

→ 2.2- Au départ, un récit de Vassilis Vassilikos

C'est à partir des 5000 pages du rapport d'instruction et les minutes du procès des assassins de Lambrakis que l'écrivain Vassilis Vassilikos entreprend de démonter le mécanisme de ce meurtre politique, avec ses tenants et ses aboutissants.
Le film conservera cet efficace principe.

Vassilis Vassilikos est né en 1934 à Salonique. C'est dans cette ville où il a passé toute son enfance et sa jeunesse qu'a eu lieu, en 1963, l'assassinat de Lambrakis. Il s'engage très vite à gauche et connaît toutes les tracasseries et les coups tordus qu'on réserve aux militants dans ces années-là. Lorsqu'il décrit, dans « Z », le milieu interlope où l'extrême droite recrute ses nervis, il sait parfaitement de quoi il parle !

L'assassinat de Lambrakis le bouleverse et l'indigne. En 1965, il a l'idée d'écrire « Z » à partir des révélations contenues dans le rapport d'instruction et les minutes du procès des deux tueurs. Le livre paraît en Grèce en novembre 1966 alors que la situation du pays est extrêmement confuse.
Les colonels s'emparent du pouvoir quelques mois plus tard, en avril 1967, et interdisent aussitôt le livre. Pour échapper à l'arrestation, Vassilikos est contraint à l'exil. Il s'installe à Paris, où « Z » est immédiatement traduit en français.

Pendant son exil, il milite très activement pour l'avènement de la démocratie dans son pays. Il retourne en Grèce à la chute de la dictature, en 1974. Pendant quelques années, il sera responsable des programmes de télévision. Il s'occupera ensuite de la délégation grecque à l'Unesco.
En fait, l'écriture constituera toujours l'essentiel de ses activités. Dix de ses romans sont traduits en français. Aujourd'hui, il partage sa vie entre la Grèce et la France.

→ 2.3- Costa-Gavras : le cinéma politique chevillé au corps !

En 40 ans de carrière, le réalisateur a dénoncé tous les totalitarismes. Face aux atteintes aux libertés, il n'a jamais perdu sa capacité d'indignation.

Konstantinos (Costa) Gavras est né le 13 février 1933, à Athènes, dans une famille grecque, mais originaire de Russie. Son père était un modeste employé qui a subi mille tracas en raison de ses sympathies communistes.

Dès sa plus tendre enfance, Costa se révèle passionné par le cinéma « *Mais à cette époque-là*, dit-il, *on avait surtout envie d'être Errol Flynn ou Gary Cooper* » dit-il. En fait, il découvre véritablement le 7e Art en 1951, quand il vient à Paris pour faire une licence de lettres : « *Comme beaucoup d'étudiants, j'allais à la Cinémathèque française, et je me suis alors intéressé au cinéma autrement : j'ai découvert une autre forme d'écriture, qui me paraissait beaucoup plus intéressante, et beaucoup plus physique..* » Totalement captivé, il laisse tomber sa licence et entre à l'IDHEC (l'ancêtre de la FEMIS).

Son diplôme en poche, il travaille d'abord comme assistant. C'est sur le tournage du *Jour Et L'Heure* de René Clément qu'il rencontre Simone Signoret et Yves Montand, avec lesquels il deviendra très ami.
En 1965, il écrit et réalise son premier long-métrage, *Compartiment tueurs*, d'après le roman éponyme de Sébastien Japrisot. Le film, avec Simone Signoret, Yves Montand et Pierre Mondy, remporte un beau succès en France et aux États-Unis. Mais sa carrière de réalisateur explose réellement en 1969 avec le succès aussi triomphal qu'inattendu de Z. Costa-Gavras a trouvé sa voie : celle d'un cinéma engagé, en lutte contre tous les totalitarismes.

Vont se succéder *L'Aveu* (1970, sur les purges staliniennes en Tchécoslovaquie), *Etat De Siège* (1973, dénonciation des ingérences de la CIA dans le tiers-monde), *Porté Disparu* (1982) sur le rôle joué par les Américains dans la chute du gouvernement d'Allende au Chili (Palme d'or et Prix d'interprétation au festival de Cannes, Oscar du Meilleur scénario), *Hanna K* (1983, qui prend position en faveur des Palestiniens dans leur conflit avec Israël), *La Main Droite Du Diable* (1988, mise en garde contre la résurgence du fascisme aux Etats-Unis) ou encore *Music Box* (1989, un criminel de guerre nazi tente de se faire passer pour un brave homme).

Au cours de ces 20 ans, Costa Gavras est pratiquement le seul metteur en scène à pouvoir mener de front une double carrière en France et aux Etats-Unis, bénéficiant d'un côté de l'Atlantique comme de l'autre de l'appui de grandes vedettes.

Pendant cette période, il ne tournera que deux films dénués de toute connotation politique, d'ailleurs forts réussis, en 1979 *Clair De Femme*, d'après Romain Gary (L'écrivain déclarera même que c'est la seule adaptation d'une de ses œuvres à lui avoir donné satisfaction) puis, en 1985, *Conseil De Famille*.

Il connaît un fléchissement durant la décennie 90. Il tourne moins, et avec moins d'inspiration (*La petite apocalypse*, *Mad city*) Il faut dire qu'à l'époque il prend en charge les destinées de la Cinémathèque française.

Depuis 2001, Costa-Gavras fait de nouveau parler de lui. *Amen* (avec Matthieu Kassovitz), qui traite des connivences entre l'Eglise catholique et les nazis, soulève la controverse.
En 2005, il signe avec *Le Couperet* un film remarquable - et glaçant - sur la mondialisation (un cadre supérieur au chômage tue tous ceux qui sont susceptibles de lui souffler un poste !) Puis il enchaîne en écrivant et en produisant *Mon Colonel*, d'après le roman de Francis Zamponi (sur les tortures pendant la Guerre d'Algérie). A 73 ans, il décide toutefois d'en confier la réalisation au jeune Laurent Herbiet.
Ce film est sorti sur les écrans français la semaine dernière.

→ 2.4- Jorge Semprun.
Le coscénariste est un autre personnage exceptionnel !

Semprun est né en 1923 à Madrid. Sa famille s'exile en France pendant la guerre d'Espagne. Il fait sa scolarité à Paris, étudiant notamment la philo à la Sorbonne.
En 1941, il rejoint le réseau de résistance des FTP et l'année suivante entre au parti communiste espagnol (PCE) qui est, bien entendu, clandestin.
En 1943, il est arrêté et torturé par la Gestapo, puis envoyé à Buchenwald, où il restera prisonnier jusqu'à la libération du camp en 1945.
Quand il rentre à Paris, il commence à travailler comme traducteur pour l'Unesco
A partir de 1953, il coordonne les activités du PCE en exil. En 1957, il y occupe des fonctions importantes, au sein du bureau politique, sous le pseudonyme de Federico Sanchez. Mais il se sent de moins en moins à l'aise dans le parti. De fait, il est exclu en 1964 « pour divergences sur la ligne ».
Il se consacre alors avec succès à son travail d'écrivain et de scénariste. En 1969, la sortie fracassante de « Z » dont il a co-écrit le scénario avec Costa Gavras, coïncide avec la publication de son roman, *La deuxième mort de Ramon Mercader*, qui est couronné par le prix Femina : c'est désormais la notoriété. Il devient un écrivain et un intellectuel de référence.
A la mort de Franco, il rentre en Espagne et devient de 1988 à 1991, Ministre de la culture. Mais la politique politicienne n'est décidément pas sa tasse de thé et il préfère retourner à la littérature.
Il est élu à l'Académie Goncourt en 1996.
Il vit actuellement à Paris.

→ 2.5- Yves Montand

Giovanni Livi, un immigré italien de Marseille, a élevé ses enfants dans le dégoût du fascisme. Yves Montand n'a jamais oublié les enseignements de son père, même quand il est devenu une grande star.

Yves Montand naît en 1921, dans une très modeste famille ouvrière de Toscane. Il s'appelle alors Ivo Livi.
Un an plus tard, Mussolini s'empare du pouvoir. Et Giovanni, le père d'Ivo, qui est un ardent militant socialiste (les socialistes de 1920) décide de quitter l'Italie fasciste et d'émigrer.

En 1923, la famille arrive à Marseille et s'installe dans les Quartiers Nord, aux Crottes. Giovanni fait vivre son petit monde en fabriquant des balais, mais rapidement les enfants doivent quitter l'école pour gagner leur vie. L'aînée, Lydia, devient coiffeuse, le cadet Julien, garçon de café. Très jeunes, ils deviennent d'ardents militants communistes. Yves commence aussi à travailler très tôt, à l'usine dès l'âge de 12 ans, puis à 14 ans dans le salon de coiffure de sa sœur. Mais il adore le cinéma et les comédies musicales. Il sait faire des claquettes comme Fred Astaire, connaît le répertoire de Trenet et de Chevalier et ne tarde pas à se produire dans les cinémas de quartier comme « attraction ». Il plait tout de suite au public et se choisit un nom de scène : Yves Montand (en souvenir de sa mère qui lui criait tout le temps par la fenêtre : « Ivo, monta ! Ivo, rentre !)

Il a une petite notoriété locale quand la guerre éclate. Pour échapper au STO, il s'enfuit à Paris où il trouve quelques engagements. Un jour, il se produit en première partie d'Edith Piaf et c'est le coup de foudre. « La môme » va l'initier aux arcanes du métier.
Il est déjà une vedette de music-hall quand, en 1945, il se lance dans le cinéma (Les portes de la nuit, de Marcel Carné). Jusqu'à la fin de sa vie, il alternera les deux disciplines.

En 1948, il fait deux rencontres essentielles : Jacques Prévert et Simone Signoret qu'il épouse en 1951 et avec qui il formera un couple mythique. Leur maison devient un passage obligé pour les intellectuels, les réalisateurs et les comédiens (Sartre, Beauvoir, Semprun, Reggiani, Brasseur, Buñuel…)
Le couple ne prend qu'une seule carte, celle du Mouvement pour la Paix (dont faisait partie aussi le député Lambrakis ! cf. chapitre I-C), mais, à cette époque, Montand et Signoret se définissent

volontiers comme « compagnons de route » du PC et s'engagent dans toutes les grandes causes communistes.
L'invasion de la Hongrie par les chars soviétiques (1956) puis la découverte du vrai visage des pays de l'Est au cours d'une longue série de récitals agissent comme une douche froide.
Montand est déchiré entre son idéal et ce qu'il constate, et le déchirement est d'autant plus grand que son engagement auprès des communistes tient à une fidélité viscérale au père et à la famille (son frère et sa sœur sont toujours militants). Et il aura beaucoup de mal à le renier. Ce n'est qu'avec le tournage de « L'aveu » en 1969 qu'il s'en « délivrera » (cf. L'interview de Costa-Gavras , chapitre 4-1).
Et quand il le fera, il ne renoncera pas pour autant à militer pour les libertés et les Droits de l'Homme. Jusqu'à la fin de sa vie, Montand sera un homme engagé.

Sa carrière, elle, restera constamment au zénith. Dans les années 6O, il saura conquérir les USA (et Marilyn Monroe). Dans les années 80, il se donnera habilement une stature de patriarche (Manon des sources et Jean de Florette). Il mourra en tournant, en novembre 1991.

→ 2.6- Mikis Theodorakis

Grand musicien et grand militant, le célèbre compositeur a tout naturellement fait partie de l'aventure de « Z » .

Né en 1925, Mikis Theodorakis est passionné de musique dès son enfance et écrit ses premières compositions à 13 ans.
Pendant l'Occupation, il rejoint très vite la Résistance. Il est arrêté une première fois à Tripolis en 1942. L'année suivante, il est de nouveau arrêté et torturé. Relâché, il entre dans la clandestinité, et continue à faire le coup de main contre l'ennemi…tout en suivant, en cachette, des cours au Conservatoire d'Athènes !

Quand la guerre civile éclate (1945-1949) Theodorakis est arrêté plusieurs fois. En mars 1946, lors d'une manifestation, il est si violemment battu par la police qu'il est tenu pour mort et transporté à la morgue.
Déporté une première fois en 1947 dans l'île d'Icarie, il est transféré en 1948 à Macronissos, un de ces enfers sur terre dont le XXe siècle a été si fertile. Affreusement torturé, Theodorakis est un des rares à survivre à cet enfer, mais sa santé en restera très détériorée.

En 1950, il obtint son diplôme en harmonie, contrepoint et fugue, se marie et décroche une bourse d'études pour Paris où il s'inscrit au Conservatoire. Ses professeurs sont alors Eugène Bigot et Olivier Messiaen. Grâce à ses premières compositions (symphonies, musiques de ballet…) Theodorakis entre vite dans le cercle des jeunes compositeurs reconnus.

C'est à ce moment-là qu'il découvre la musique populaire grecque. En faisant renaître cette musique et en la magnifiant, il suscite une révolution musicale dans sa patrie dont les

conséquences persistent toujours.

En 1963, après l'assassinat de Lambrakis, Theodorakis crée les « Jeunesses lambrakistes » qui deviendront avec 50.000 adhérents, la plus forte organisation politique grecque. Peu après, il est élu au parlement…ce qui ne l'empêche pas de composer oeuvre sur oeuvre. La musique de « Zorba le Grec », qu'il crée en 1964, lui apporte une notoriété mondiale.

En 1967, la prise du pouvoir par les colonels l'oblige à entrer à nouveau en clandestinité. Arrêté le 21 août 1967, il est placé en résidence surveillée, puis banni dans un village reculé, puis déporté au camp de concentration d'Oropos. Le régime consent finalement à son départ en exil à la suite d'une campagne initiée par Dimitri Chostakovitch, Leonard Bernstein, Arthur Miller et Harry Belafonte. Là encore les événements politiques n'entravent nullement sa créativité. C'est au milieu de ces turbulences qu'il compose la musique de « Z » ! (Le générique mentionne sobrement : « le compositeur étant déporté, c'est Bernard Gérard qui dirige l'orchestre »)

Dès qu'il arrive en France, en avril 1970, Theodorakis entame des tournées dans le monde entier, dédiées à la restauration de la démocratie en Grèce et il devient le symbole de la résistance contre la dictature. Mais à son retour triomphal en Grèce, en juillet 1974, il subit aussitôt des attaques, de la Gauche cette fois, parce qu'il plaide pour un passage en douceur vers la démocratie.

Peu après, il s'exile volontairement à Paris où il reprend son oeuvre symphonique des années 50, achevant notamment sa composition la plus ambitieuse " El Canto General" (à partir de l'oeuvre de Neruda). En 1981, il retourne en Grèce et est élu au Parlement, un mandat qu'il abandonnera en 1986 pour se consacrer à son oeuvre musicale.
Après les élections d'avril 1990, la politique le reprend : il est nommé Ministre d'Etat sans portefeuille. Il s'engage alors dans une courageuse tentative de réconciliation entre Grecs et Turcs jusqu'à ce qu'il quitte ses fonctions en avril 1992.
Il assume ensuite pendant deux ans la direction des choeurs et orchestres symphoniques de la Radio-Télévision Hellénique. Depuis cette date, il se consacre uniquement à la composition, en particulier d'opéras.

→ 2.7- Jacques Perrin

Il n'a que 27 ans quand il abandonne ses habits de jeune premier pour devenir producteur. C'est grâce à son audace que « Z » existe !

Fils d'un régisseur de la Comédie Française et d'une comédienne, Jacques Perrin grandit dans le sérail. Son physique de jeune adolescent romantique lui vaut tout de suite les premiers rôles (*La Fille à la valise*, *Les demoiselles de Rochefort*)

En 1964, Costa-Gavras le fait tourner dans son premier long-métrage, *Compartiments tueurs*, et les deux hommes deviennent amis. Trois ans plus tard, le réalisateur lui parle des difficultés qu'il rencontre pour monter « Z ». Le sujet fait peur et aucun producteur ne veut financer le film !
Dans un véritable coup d'audace, Jacques Perrin abandonne alors son confortable rôle de jeune premier pour s'improviser producteur. Il crée sa propre société de production, Reggane films et parallèlement, va en Algérie et réussit à convaincre l'ONCIC (Office National du Commerce et de l'Industrie Cinématographique) d'entrer en co-production.
Cette idée culottée de tourner « Z » à Alger fonctionnera à merveille.

Jusqu'au bout, le financement restera pourtant des plus précaires, même avec la plupart des acteurs en participation. Mais Perrin, qui n'a alors que 27 ans, saura mener le film à terme. Et de surcroît, il tiendra à la perfection le rôle du paparazzi !

Tout au long de sa carrière, Perrin restera l'homme des défis en produisant des films réputés infaisables comme *Le désert des tartares* ou des entreprises « délirantes » comme *Microcosmos*, *Le peuple singe* ou *Le peuple migrateur*.

3. Le film

→ 3.1- Le générique

Z
Un film de Costa-Gavras
Produit par Jacques Perrin
D'après le roman de Vassilis Vassilikos
Scénario de Jorge Semprun & Costa-Gavras
Image de Raoul Coutard
Montage de Françoise Bonnot
Musique de Mikis Theodorakis

Avec :

Yves Montand	Z
Jean-Louis Trintignant	le juge d'instruction
Jacques Perrin	le reporter
Charles Denner	Manuel
François Perrier	le procureur
Bernard Fresson	Matt
Pierre Dux	le général
Julien Guiomar	le colonel
Renato Salvatori	Yago
Marcel Bozzuffi	Vago
Jean Bouise	George Pirou
Georges Géret	le témoin spontané
Irène Papas	Hélène
Magali Noël	la sœur du témoin

Une coproduction franco-algérienne Reggane Films / ONCIC
Durée : 115 minutes
Copyright : 1968
Date de sortie : 26 février 1969

Principales distinctions :
Prix du jury, Cannes 1969
Prix d'interprétation masculine à Jean–Louis Trintignant, Cannes 1969
Prix de la critique new yorkaise 1969
Oscar du meilleur film étranger 1969
Oscar du meilleur montage 1969

→ 3.2- Le résumé

Dans une ville dont le nom n'est pas mentionné, dans un pays qui n'est pas précisé, des militants de gauche se rendent à l'aéroport pour accueillir le leader de leur parti qui vient présider un meeting en faveur de la paix. Ils ont eu vent de menaces de mort qui pèsent sur lui, et en informent à la fois l'intéressé et les autorités chargées du maintien de l'ordre. Des autorités dont on sait parallèlement qu'elles favorisent en sous–main une contre-manifestation à ce meeting.
Or, au delà des débordements qu'ils espèrent, ces militaires ont bel et bien programmé l'assassinat du leader pacifiste. Deux nervis en triporteur exécutent le crime selon le plan prévu, sous l'oeil impassible de la police. Aussitôt, la version officielle évoque un accident causé par deux individus avinés.
Mais le juge d'instruction en charge de l'affaire persiste à vouloir faire une enquête sérieuse, un paparazzi recueille de son côté certaines informations, et un témoin spontané se présente.
Le tout réuni met à jour la machination de l'extrême droite.

L'avertissement au spectateur
Le film s'ouvre sur le carton suivant :

« Toute ressemblance avec des évènements réels
et des personnes mortes ou vivantes
n'est pas le fait du hasard.
Elle est VOLONTAIRE »

Jorge Semprun   Costa-Gavras

→ 3.3- L'originalité de « Z » : l'invention du thriller politique

Par sa forme, le film se rattache à un genre grand public : le thriller. Mais c'est aussi une oeuvre engagée qui entend dénoncer les méthodes fascistes. En 1968, la combinaison de ces deux éléments est tout à fait nouvelle et cette originalité séduit le public du monde entier. Presque quarante ans plus tard, elle permet encore au film de conserver son impact.

De Costa-Gavras à Semprun en passant par Théodorakis ou Montand, tous ceux qui ont apporté leur contribution à « Z » ont clairement voulu faire un acte politique, enfoncer un coin dans la dictature des colonels qui sévissait alors en Grèce, et au delà, dénoncer le fascisme et ses méthodes.
Pour autant, le film n'a rien à voir avec le cinéma militant, souvent très austère, tel qu'il se pratiquait dans les années 68.
Sa forme se rattache au contraire à un genre très « grand public » : le thriller. Dans la première partie du film, jusqu'à l'assassinat de Lambrakis, toute la mise en scène est conçue pour rendre la montée de la tension. La deuxième partie reprend tous les codes de l'enquête policière. Les scènes d'action, nombreuses, sont d'une redoutable efficacité.
Malgré ce, « Z » s'éloigne très peu des faits réels ; il ne déforme pas l'histoire pour faire du spectaculaire à tout prix.
Le cinéaste et son scénariste réussissent donc pleinement leur pari : tenir le spectateur en haleine tout en le faisant réfléchir. Faire un film politique passionnant pour tous.
On peut dire qu'ils inventent là un genre, le thriller politique, auquel Costa-Gavras restera fidèle tout au long de sa carrière et que le cinéma américain reprendra à son compte dans les années 70 (Citons pour mémoire *Les hommes du Président* ou *Le syndrome chinois*)

Un dernier point : les allusions à la Grèce sont nombreuses et transparentes dans tout le film. Mais en ne mentionnant ni le pays, ni la ville où se passe le drame, le réalisateur et le scénariste donnent à cette histoire un caractère exemplaire, universel.

→ 3.4- Les trois figures de la liberté

Dans « Z », la défense des libertés repose sur trois hommes qui occupent des positions différentes dans l'échelle sociale, qui n'ont pas le même caractère et sans doute pas les mêmes opinions, mais qui, tous trois, refusent de céder aux pressions.

>>>> Le « combattant de la liberté »
« Z » emprunte beaucoup de traits, y compris physiques, au vrai Grigoris Lambrakis. Il en a le charisme et le rayonnement. C'est un homme de conviction, extrêmement motivé, mais pondéré.
Face à la menace, il refuse de se laisser impressionner.
Même le coup violent qu'il reçoit une première fois, avant le meeting, ne le détourne pas de prendre la parole et ne modifie en rien son propos
Il est celui qui porte l'idéal de liberté.

>>>> Le « petit juge »
L'attitude du juge chargé de l'enquête est plus inattendue. L'homme est d'allure austère, et probablement d'opinion conservatrice. On le voit, au début du film, dans le sillage du très réactionnaire procureur qui le considère visiblement comme « un des leurs ».
Le juge ne va pourtant pas hésiter à mener l'enquête jusque dans ses tréfonds, sans se préoccuper des conséquences que cela aura sur le plan politique ou sur sa propre carrière. Au nom de quoi ? Au nom du Droit ! Pour lui, la Loi a le pas sur toute autre considération. Il respecte scrupuleusement la procédure légale, notamment en ordonnant l'autopsie qui va définitivement infirmer l'hypothèse de l'accident. Il interroge scrupuleusement tous les témoins de l'affaire sans se laisser impressionner par leur statut (le général) et même, avec la ruse nécessaire pour les amener à l'aveu. Il est celui qui maintient l'état de droit.

>>>> Le témoin spontané
Le troisième « rempart de la liberté » est, lui aussi, très surprenant et sans doute le plus pittoresque. C'est un modeste ouvrier, bougon et « têtu comme une mûle » (dixit sa soeur), qui ne cesse de répéter qu'il se fout de la politique et qu'il ne s'intéresse qu'au foot.
Néanmoins, il vient se présenter spontanément comme témoin pour, répète-t-il, aider la Justice dans l'établissement de la vérité et parce qu'on ne peut pas se taire quand il y a mort d'homme. L'idée d'avoir son nom dans les journaux et son quart d'heure de célébrité constituant la crise sur le gâteau. Ni les coups, ni les tentatives d'intimidation, ni les supplications familiales ne le feront changer d'avis. Il est celui qui incarne l'esprit citoyen .
A noter que d'autres personnes du peuple (dont « Coste ») témoignent aussi. Mais de façon moins spectaculaire.

>>>> Le reporter
Il reste à évoquer le rôle, beaucoup plus ambigu, du reporter. Ses méthodes sont sans scrupules. Mais n'est-il pas envisageable que ce cynisme apparent, cette envie forcenée de faire un scoop se conjuguent avec un désir secret de faire éclater la vérité (sinon pourquoi tant de risques ?). Costa-Gavras laisse l'ambiguïté. Une chose est claire dans son propos : même pas très nette dans ses motivations, la presse est joue un rôle incontournable dans le fonctionnement démocratique.

Le courage de ces démocrates laisse un instant penser, avec l'arrestation des coupables et leur jugement, que le « fascisme ne passera pas ». L'épilogue du film nous apprend que ce courage n'a pas suffi. Ceux qui ont témoigné sont assassinés à leur tour, le juge est démis de ses fonctions, les coupables n'accomplissent qu'une peine symbolique.

4- Documents

→ 4.1- Une interview de Costa-Gavras

Dans « Z » il dénonçait l'extrême droite et la dictature des colonels grecs. Dans « L'aveu », il clouait au pilori les régimes staliniens et leurs purges. Dans « État de siège », il levait le voile sur l'ingérence des USA en Amérique latine. Il y a deux ans, à l'occasion d'une diffusion télé, Costa Gavras revenait sur cette trilogie politique réalisée entre 1968 et 1972.

Comment est né « Z » ?
Costa-Gavras : Les colonels grecs venaient de prendre le pouvoir, il fallait faire quelque chose. Je venais de lire le livre de Vassilis Vassilikos. J'en ai traduit des passages à Jorge Semprún. On a très vite écrit le scénario, trouvé les acteurs. À partir de là, j'ai été confronté à d'énormes problèmes de production. Il fallait trouver un lieu pour tourner. Personne ne voulait coproduire, jusqu'au jour où Jacques Perrin m'a dit qu'il avait une solution. On allait tourner en Algérie !

Vous attendiez-vous au succès de ce film ?
Les deux premières semaines, le film n'a pas du tout marché. Mon distributeur, qui était un vieux renard de la profession, me disait : «Attendez !» Il avait raison. La fréquentation a augmenté. Les gens applaudissaient même à la fin. Le film est resté quarante-quatre semaines en salles à Paris.

Comment expliquez-vous que « Z » reste aussi plein d'énergie ?
« Z », c'était une action contre le régime des colonels. Cette énergie, c'est la passion que nous avions tous pour faire ce film.

Après ce film, vous vous attelez presque immédiatement à «L'aveu »...
Pendant le montage de « Z », j'ai pris connaissance de ce livre extraordinaire d'Artur London qui traite des purges staliniennes en Tchécoslovaquie. J'avais bon espoir de filmer en Tchécoslovaquie, mais quelques mois après la présentation de « Z » à Cannes, on m'a dit que je ne pouvais pas faire le film là-bas. J'ai donc remplacé Prague par Lille et Tourcoing !

En 1970, critiquer le parti communiste n'allait pas de soi...
À l'époque il y avait deux blocs : l'Ouest et l'Est. Beaucoup d'acteurs ont refusé de participer au film. Certains m'ont dit que j'apportais de l'eau au moulin de l'adversaire.

Comment Yves Montand a-t-il réagi ?
« L'aveu » a été pour lui une façon de se débarrasser d'un poids qu'il traînait depuis des années.

Dans « L'aveu », la torture repose uniquement sur le temps et la lumière…
L'idée était de ne surtout pas montrer la violence. Le chef opérateur Raoul Coutard a fait un magnifique travail. Il a créé un univers concentrationnaire sans qu'il soit pesant. Nous voulions envoûter le spectateur dans un drame de l'épuisement et du désespoir.

Pourquoi éviter la violence ?
Parce que, comme aujourd'hui à Guantanamo, la torture était essentiellement psychologique. Contrairement à la torture en Algérie, où on vous passait vite à la question pour vous faire avouer, lors des purges on prenait le temps avant d'arriver au cérémonial de l'aveu public.

Vous tournez ensuite « État de siège », sur l'intervention américaine en Uruguay…
Au départ, je désirais écrire un film sur la Grèce, sur un Américain qui s'était immiscé dans les affaires politiques grecques après la guerre civile, puis était allé au Guatemala. En allant en Amérique latine, j'ai pris connaissance du cas de l'Américain Dan Mitrione, enlevé en Uruguay. Le scénario est parti de là.

À une période où Action directe et les Brigades rouges frappent, « État de siège » met en scène un groupe de terroristes…
Les Tupamaros n'avaient pas de sang sur leurs mains, et la première fois qu'ils sont passés par la violence, ça les a complètement détruits. Dans le film, on est encore à la période ou les Tupamaros sont des sortes de Robin des Bois, où ils pensent que par l'intelligence et l'habileté ils peuvent faire changer la société.

Cynisme de l'histoire, vous tournez ce film dans un Chili gouverné par Allende qui sera bientôt renversé…
J'ai très bien connu Allende, j'ai passé une partie de la campagne pour sa deuxième élection à ses côtés. Ensuite, ce fut pour moi un devoir à sa mémoire de revenir sur le sujet de l'intervention américaine au Chili avec « Mission »

Quels souvenirs gardez-vous d'Yves Montand ?
Nous étions très proches. Au-delà des responsabilités artistiques, nous avions tous les deux des responsabilités politiques, que nous avons portées ensemble pendant ces trois films. Yves Montand a dit ensuite dans ses biographies qu'il a commencé à se sentir acteur après le premier film que nous avons fait ensemble.

→ 4.2- Rhétorique fasciste (extrait du dialogue)

Le film s'ouvre sur une séquence quasi surréaliste.
Devant une assemblée de mines patibulaires, un homme présenté comme le sous-secrétaire d'état à l'agriculture parle longuement des ravages du mildiou sur la vigne et des pulvérisations à la bouillie bordelaise qu'il convient de faire pour prévenir ses ravages.
Une fois l'exposé fini, lui succède un général (interprété par Pierre Dux) qui tient le discours suivant :

« Monsieur le sous-secrétaire d'état à l'agriculture vient de nous le rappeler : pour le mildiou, trois sulfatages préventifs sont nécessaires. Tout comme le mildiou, cette maladie idéologique doit être combattue de façon préventive. Tout comme le mildiou, elle est due à l'action de germes morbides et d'agents parasites. Aussi la pulvérisation des hommes, par les bouillies appropriées, est indispensable.
Les écoles, dans ce cas, constituent le premier stade. C'est là, si vous m'autorisez cette métaphore, que le s jeunes pousses n'ont pas encore atteint une longueur de 12 à 15 centimètres.
La deuxième pulvérisation intervient peu avant ou peu après la floraison. Il s'agit évidemment des universités, des jeunes ouvriers ; et l'époque du service militaire est le meilleur moment pour l'appliquer, et sauver l'arbre sacré de la liberté nationale de l'infection du mildiou idéologique.
Cette année, les tracts jetés par avion parlent à nos paysans d'une autre sorte de mildiou idéologique qui commence à faire ses ravages dans notre pays. Cette nouvelle variante, plus diffuse, plus insidieuse, c'est l'ennemi sournois qui s'éloigne de plus en plus de Dieu et de la Couronne. C'est contre cet ennemi tout particulièrement qui portera notre effort préventif. (s'adressant à un homme qui prend des notes : Inutile de noter ; vous avez tout cela sur la circulaire qui vous a été remise.)
A l'apparition des systèmes en « isme » - socialisme, anarchisme, impérialisme, communisme, etc.. - des taches solaires ont commencé à pulluler à la surface de l'astre diurne. Dieu refuse d'éclairer les Rouges. Et les savants annoncent une formidable augmentation des taches solaires depuis l'apparition des beatniks, des provos et surtout depuis les encouragements au pacifisme venus de certains pays comme l'Italie, la France et les Scandinaves.
Pour moi qui assume le commandement des forces de l'ordre du Nord du pays, j'ai voulu profiter cde cette occasion de m'adresser à vous, hauts fonctionnaires de l'état. Nous devons préserver les parties saines de notre société et nous devons guérir les parties atteintes.
Ce soir, l'ennemi se réunit dans notre ville. Mais nous ne sommes pas un système en « isme » ! Nous vivons en démocratie. Nous n'interdirons pas cette réunion. Et nous n'interdirons pas non plus à ceux qui pensent le contraire de manifester. C'est avec ces éléments sains, ces anticorps, que nous devons combattre et extirper toutes les maladies, celles de la vigne et celles de la société.
C'est tout ce que j'avais à vous dire. Pensez à cela dans les jours qui viennent »

→ 4.3- Texte publié par les Editions Gallimard en 1967

Texte publié par les Editions Gallimard pour accompagner la parution de « Z » en 1967.

« Il y a quatre ans, les murs d'Athènes se couvraient d'innombrables Z maladroitement tracés. Z pour « zei » — il vit.

Il s'agissait du député de gauche Lambrakis, assassiné en pleine rue à Salonique, où il venait de présider une réunion pacifiste.

Certains morts éveillent dans un peuple entier des échos si prolongés, suscitent des remous si profonds et si durables, qu'ils prennent figure de symbole. Ce fut le cas de Lambrakis. En supprimant un orateur gênant, les assassins avaient créé un héros. En lui prenant la vie, ils lui avaient conféré l'immortalité. Les 400.000 personnes qui suivirent en silence, à Athènes, le cortège funéraire étaient venues affirmer que sa volonté, sa présence restaient inaltérées. C'est pourquoi Vassilis Vassilikos, décidé à entreprendre l'autopsie de ce crime politique, choisit pour titre la lettre Z, lettre symbole de vie et de résurrection.

Personne ne pouvait être mieux désigné pour s'attaquer à cette tâche que le jeune romancier Vassilis Vassilikos. Natif de Salonique, où il vivait récemment encore, il en connaît les misères et les connivences. Mais surtout, il porte en lui les souvenirs terribles qui hantent cette ville, autour de laquelle se déroulait, il y a vingt ans, l'implacable lutte fratricide entre communistes et nationalistes, à la fin de la seconde Guerre mondiale. Fort de cette expérience vécue des lieux et des protagonistes du crime, l'auteur a entrepris l'étude minutieuse des cinq mille pages dactylographiées de l'instruction et du procès, traquant le mécanisme qui fait d'un homme un assassin et de toute une caste, ses complices. Désireux de publier son livre en Grèce, Vassilis Vassilikos a préféré modifier les noms des principaux protagonistes. (Paru en grec en novembre 1966, Z fut interdit en avril 1967.) Nous avons tenu à respecter ce geste en maintenant les pseudonymes dans la version française. Témoignage essentiel sur la Grèce d'aujourd'hui, Z est infiniment plus qu'une simple analyse : c'est une œuvre littéraire, admirable, où des pages d'un lyrisme poignant nous livrent le cheminement secret des angoisses et des passions, le chant intérieur de Lambrakis, celui d'une terre tragique et d'un peuple déchiré. »

→ 4.4- Assassinats politiques, mode d'emploi

Une méthode courante pour se débarrasser des « gêneurs »

L'assassinat politique est malheureusement vieux comme le monde.
Pour la période antique, c'est l'assassinat de Jules César qui est resté le plus célèbre. Mais au moment de la décomposition de l'empire romain, l'assassinat d'empereur était quasiment devenu un mode de passation du pouvoir !

Dans l'histoire de France, les assassinats politiques ont particulièrement culminé pendant les guerres de religion (Henri III, le duc de Guise, Henri IV, etc..)

Parmi les assassinats politiques qui ont ébranlé le monde :
15 février 1865 : Abraham Lincoln, président des USA
10 novembre 1898 : Elisabeth (dite « Sissi ») impératrice d'Autriche
31 juillet 1914 : Jean Jaurès, député socialiste pacifiste
19 avril 1936 : Federico Garcia Lorca, poète espagnol républicain
21 août 1940 : Leon Trotsky, un des pères de la révolution russe
30 janvier 1948 : Mahatma Gandhi, père de l'indépendance de l'Inde
17 janvier 1961 : Patrice Lumumba, premier ministre du Congo
22 novembre 1963 : John F. Kennedy, président des USA
6 octobre 1981 : Anouar El-Sadate, président d'Egypte
29 juin 1992 : Mohammed Boudiaf, président de l'Algérie
4 novembre 1995 : Yitzhak Rabin, premier ministre israélien
14 février 2005 : Rafiq Hariri, ex-premier ministre libanais

A Marseille :
Le 9 octobre 1934, le roi Alexandre de Yougoslavie est assassiné sur la Canebière, à hauteur de la Place de la Bourse, ainsi que Louis Barthou, ministre des affaires étrangères, qui était venu l'accueillir. On peut encore lire la plaque qui rappelle ce drame.

En Afrique, au Moyen-Orient et en Amérique du Sud, l'assassinat continue de se pratiquer très couramment pour supprimer les opposants et les gêneurs.
Le dernier en date (connu) est celui de la journaliste russe Anna Politkovskaïa, survenu le 7 octobre 2006.